

Cet ouvrage a été édité avec le soutien de la



ligue genevoise contre le cancer

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

LIPATTI, MADELEINE

In memoriam Dinu Lipatti : hommages / Madeleine Lipatti. -

București : Grafoart, 2018

ISBN 978-606-747-072-7

78

929

Les Editions Musicales GRAFOART

20, rue Brașov, București, 6, Roumanie

Tel.: 0747 236 278

Commande en ligne: www.LIBRARIAMUZICALA.ro

Madeleine Lipatti

In memoriam
DINU LIPATTI
Hommages

Editions Musicales
GRAFOART

DEDICACE.....	7
SOUVENIRS.....	17
HOMMAGES	46
Ernest Ansermet (1952).....	47
Wilhelm Backhaus (1952).....	51
Brigitte V. Barbey (1952).....	53
Nadia Boulanger (1952).....	55
Nadia Boulanger (1970).....	59
Carl J. Burckhardt (1952).....	61
Jacques Chapuis (1950).....	65
Jacques Chapuis (1970).....	69
Alfred Cortot (1952)	75
Henri Dubois-Ferrière (1970).....	79
Paul Ducotterd (1952)	83
Georges Enesco (1950).....	85
Edwin Fischer (1952).....	87
Pierre Fournier (1970).....	89
Henri Gagnebin (1952).....	91
Henri Gagnebin (1970).....	93
Bruno-Leonardo Gelber (1970).....	95
Maurice Gendron (1970).....	97
Arthur Honegger (1952).....	99
Antonio Janigro (1970).....	101

Herbert von Karajan (1952).....	103
Jacques Laval (1952).....	105
Jacques Laval (1970).....	107
Walter Legge (1952)	109
Walter Legge (1970)	113
Nikita Magaloff (1952).....	117
Nikita Magaloff (1970).....	119
Igor Markévitch (1950).....	121
Frank Martin (1952).....	123
Frank Martin (1970).....	127
Yehudi Menuhin (1970).....	129
R.-Aloys Mooser (1970).....	131
Alexis Roland-Manuel (1952)	133
Paul Sacher (1952)	135
Paul Sacher (1970).....	141
Hédy Salquin (1970).....	143
Béla Síki (1950).....	145
Béla Síki (1970).....	147
Robert Weisz (1970).....	149
UNE LETTRE... ..	151
NOTE SUR L'ÉDITION.....	163



Dinu Lipatti

DEDICACE

Comment choisir dans le trésor que représentent nos souvenirs, ceux qui sauront le mieux évoquer l'être grave, marqué de Dieu pour un destin merveilleux et tragique, que fut Dinu Lipatti ? D'autres que moi, dans ce livre, diront ce qu'il a signifié pour la Musique, pour tous ceux qui l'ont connu et qui ont eu le privilège de l'approcher, aussi bien que pour la foule innombrable de ses auditeurs.



J'ai la tâche, douce et cruelle à la fois, de livrer, à ceux qui lui gardent un souvenir fidèle, quelques instants puisés dans les récits qu'il me fit de son enfance, autant que dans notre vie commune. Si j'emploie ce terme c'est qu'il fait penser à « communion » et qu'il convient aux années durant lesquelles aucun geste, aucune pensée, aucune intention de l'un de nous n'étaient étrangers à l'autre. Communion dans la vie quotidienne, comme dans le travail – recherche de la Vérité, problèmes musicaux, pianistiques – interpénétration de deux âmes unies par un amour si fort que la mort ne peut le détruire.

Je vais tenter de retracer ici cette vie placée sous le signe de la Beauté et de la Douleur. Il faudrait, pour le faire, une autre plume que la mienne, hélas si malhabile, et que le désespoir de la perte ressentie rend encore moins assurée. Je tremble devant cette tâche, mais si je l'accomplis c'est qu'elle a, pour moi, la gravité d'un devoir. Durant de longs mois j'ai réuni ces témoignages d'amis pour essayer de les offrir à sa mémoire, afin de garder vivant le souvenir de cet être d'exception.

La première fois que je vis Dinu, c'était à Bucarest, en 1922, à une fête de bienfaisance ; un petit garçon de cinq ans, vêtu de velours noir,

IBRIS | We know books
 était assis devant un piano droit. Près de lui, son père, penché vers l'enfant, semblait l'encourager à jouer. Alors, ce fut une suite de morceaux de son invention qui ravirent ceux qui l'entendirent. Et, comme « cachet » on lui apporta... un petit fox-terrier. Il s'en alla en le serrant sur son cœur !

On sait que Lipatti, bien avant de connaître les notes, usait du clavier, « composant » des tableaux de la vie journalière. En effet, on ne peut parler d'improvisations car, lorsque le père de Lipatti, lui-même remarquable musicien, fit venir un copiste pour écrire ce que l'enfant jouait, Dinu répétait sans jamais se tromper, à la cadence demandée par le copiste. Il s'était formé de cette manière un répertoire. Doué d'une imagination très vive, il mettait en musique aussi bien une querelle entre ses parents (le morceau se terminait par de violents coups de poing dans le registre grave du piano, ce qui signifiait que son père était parti en claquant la porte...) que l'activité de la cuisinière ou les minauderies de la gouvernante ! Par la suite, Lipatti avait gardé ce don de faire des « portraits » musicaux et, bien souvent, il s'amusait à esquisser au piano des personnages d'une manière si frappante qu'on reconnaissait tout de suite le modèle.

A l'âge de huit ans, Lipatti commença avec Michel Jora l'étude sérieuse du piano ainsi que celle du solfège et de l'harmonie. Il avait onze ans lorsque M^{lle} Florica Musicesco, l'éminente pédagogue à laquelle Lipatti vouait une infinie reconnaissance – allant jusqu'à dire qu'il lui était redevable de son métier de pianiste – lui donna des leçons. Il suivit ses cours au Conservatoire de Bucarest mais, de plus, M^{lle} Musicesco ne laissait guère passer deux jours sans aller chez les Lipatti, afin de faire travailler celui qui était déjà considéré comme un prodige. On comprend aisément avec quel intérêt elle suivait le développement de cet enfant miraculeusement doué pour la musique et pour le piano.

En effet, Lipatti était né pour jouer du piano : ayant une très grande main (il prenait *do-sol* sur le clavier), extrêmement déliée et agile, il pouvait résoudre les problèmes pianistiques les plus ardues. Toutefois, il ne prit jamais prétexte de ces facilités naturelles pour travailler moins. C'est par une obstination de chaque jour, un labeur vraiment forcené que Lipatti acquit cette technique éblouissante que nous avons tous admirée. Cependant il disait toujours que la technique devait être si parfaite qu'elle passât inaperçue, et que le trait le plus difficile parût aisé...

A quinze ans, Lipatti sortit du Conservatoire de Bucarest, obtenant le diplôme avec distinction ; il possédait déjà, en plus d'un métier très sûr, une musicalité qui laissait entrevoir l'artiste incomparable qu'il allait devenir.

Parallèlement aux études pianistiques, il travaillait avec Michel Jora la composition, pour laquelle il avait une passion et, en 1933, âgé de seize ans, il reçut le « Prix de composition Georges Enesco » avec sa suite symphonique *Tziganes*. Le grand artiste roumain avait été choisi pour être le parrain de Lipatti, qui fut baptisé à quatre ans, comme en témoigne une touchante photographie.

En 1933, Lipatti se rendit à Vienne avec sa mère et M^{lle} Musicesco, afin de prendre part au Concours international de Musique, où un jury composé de quarante personnalités du monde musical lui accorda le deuxième prix. Il méritait – et de loin – le premier, selon l'avis d'Alfred Cortot, mais le jury choisit un pianiste arrivé à la limite d'âge, c'est-à-dire au double de celui de Lipatti. Ce concours fut, d'après ses dires, une dure épreuve : six éliminatoires, débutant avec deux cent cinquante pianistes concurrents, pour terminer à trois.

Nombreuses furent alors les propositions de concerts, mais la mère de Lipatti refusa catégoriquement et ramena son fils en Roumanie, à Funda. Puisque ce nom vient sous ma plume, il me faut dire combien Dinu était attaché à sa terre, située à environ cent kilomètres de Bucarest, dans une région de douces collines boisées. C'est là qu'il passa toutes ses vacances, composant, se réjouissant au contact de la nature, adoptant la nourriture frugale des paysans, bavardant longuement avec eux, le soir, dans l'air embaumé par le tilleul qui se trouvait près de la maison. C'est à Funda que nous avons projeté de vivre ; il y avait fait construire une grande maison, nous y avons planté des arbres.

Tout cela ne devait être qu'un rêve que l'avenir allait bientôt détruire...

Au cours de l'année 1934, Lipatti partit pour Paris avec sa mère et son jeune frère. Il y passa cinq ans, travaillant le piano avec Alfred Cortot, la direction d'orchestre avec Charles Münch, avec Nadia Boulanger la composition et surtout, comme il se plaisait à le dire, « la Musique ». La rencontre avec celle qu'il appelait « ma mère spirituelle » resta son plus

précieux souvenir et nous des liens qui les rapprochèrent toujours davantage. Ces dernières années, Nadia Boulanger, douloureusement attentive à la maladie de Lipatti, venait souvent passer des jours près de lui : entretiens émouvants, sous le signe d'une grande tendresse, d'une compréhension bouleversante...

En 1939, Dinu rentra en Roumanie, et c'est à ce moment que nous nous liâmes d'une affection qui devait bientôt nous unir. Séances de musique quotidiennes, longues promenades, causeries, échanges d'opinions, ces choses en apparence si simples furent les bases de notre entente profonde.

Lipatti donna son premier récital à Bucarest en automne 1939, il en avait donné un à Paris, avant son retour en Roumanie, récital attendu avec impatience par tout le public mélomane. On savait depuis longtemps qu'il existait un enfant exceptionnel, on avait suivi ses brillantes études, les auditions du Conservatoire, on l'avait entendu jouer à quatorze ans les *concertos* de Grieg, celui de Liszt en *mi bémol*, et on était émerveillé. Le récital fut ce que chacun attendait, une présence, une force authentique, un jeu qui alliait la perfection technique aux plus hautes aspirations de la musique.

Par la suite, Lipatti joua à plusieurs reprises avec orchestre. A vingt-trois ans il possédait, en plus des *concertos* déjà cités, celui en *mi mineur* de Chopin, le *la majeur* de Liszt, le *ré mineur* et l'*ut majeur* de Mozart, le *ré mineur* de Bach, le *Capriccio* de Stravinski, le *concerto en mi bémol* pour deux pianos de Mozart (qu'il joua à Paris avec sa grande amie Clara Haskil), son *Concertino en style classique* ; outre les *concertos* il avait cinq programmes de récital. Ce chiffre peut sembler minime à ceux qui ignorent le travail que cela représente. Un simple détail les éclairera : Lipatti avait mis au programme d'un de ses récitals l'étude en tierces n° 6 op. 23 de Chopin. Afin d'arriver à ce qu'il voulait, il travailla cette étude tous les jours une heure, pendant six mois... Le résultat fut digne de l'effort, et cette exécution tint du prodige. Une main droite ailée, chatoyante, la gauche chantante, passionnée – deux éléments différents qui s'unissaient tout en gardant leur caractère propre.

Pendant la période si douloureuse de 1939 à 1943, outre les concerts avec orchestre et les récitals, Lipatti donna avec Georges Enesco des séances de sonates qui resteront inoubliables pour ceux qui eurent le privilège d'y assister. C'est durant ces années que Lipatti composa ses

premières *Mémoires* sur des poèmes de Verlaine, la *Fantaisie pour piano et orgue*, la *Sonatine pour la main gauche seule*, une *Fantaisie pour piano* (œuvre très importante dont il voulait faire une symphonie), des *Danses roumaines* pour deux pianos. Plus tard, sur le conseil d'Ernest Ansermet, auquel Lipatti vouait beaucoup de respectueuse amitié, il en fit une nouvelle version pour piano et grand orchestre qu'il lui dédia.

Le problème de la création musicale qui était pour moi, comme pour tant d'autres, un mystère, m'incita un jour à demander à Dinu ce qui le poussait à composer ; il me répondit, très étonné de ma question : « Mais... c'est bien simple, je regarde le ciel et, dans la marche des nuages, j'entends de la musique. »

En 1943, nous eûmes l'occasion d'aller en Suède pour des concerts et, de là, nous vîmes en Suisse. Lipatti avait déjà joué en 1935 à Genève, au Conservatoire ; la première partie du concert était occupée par le Quatuor Manhattan et, dans la seconde, il joua la *Toccata en ut majeur* de Bach-Busoni, obtenant une critique très enthousiaste de Frank Martin, alors rédacteur musical de la Tribune de Genève. Dès notre arrivée, Lipatti donna quelques récitals à Berne, Genève, Zurich, qui eurent un grand retentissement.

Hélas, les premières atteintes de la maladie se manifestèrent un mois après notre arrivée ; nous prolongeâmes notre séjour et, quelques temps après, M. Henri Gagnebin venait lui proposer la classe de virtuosité du Conservatoire de Genève. Très ému de la confiance qui lui était témoignée malgré son jeune âge, il accepta avec reconnaissance. Durant les sept années qu'il vécut en Suisse, il professa de 1944 à 1949, groupant autour de lui non pas des élèves, mais des disciples. En effet, son enseignement dépassait de beaucoup le seul domaine du piano. S'il était très exigeant quant au respect des textes, il connaissait les possibilités de chacun, tâchait de remédier aux déficiences, essayait de mettre l'élève sur la bonne voie, sur celle qu'il pouvait suivre. Il savait comprendre toutes les faiblesses, mais il était implacable envers ceux qui trahissent. Tout faux-fuyant, tout compromis lui étaient étrangers. Il réclamait toujours l'entière sincérité, et toute entorse à la vérité déclenchait sa colère...

C'est avec une profonde tristesse qu'au printemps de 1949 il remit sa démission à son directeur et ami, M. H. Gagnebin ; la maladie l'avait terrassé et il ne pouvait songer à continuer son enseignement.

Pendant la période 1943-1949, Lipatti donna de nombreux concerts, profitant des répit accordés par la maladie; chaque ville de Suisse le réclamait, et il était heureux de se sentir si aimé. Bien souvent ses docteurs, effrayés par son activité, lui conseillaient de renoncer à des concerts dans les petites villes; à quoi Lipatti répondait: « Je ne puis refuser d'aller là où l'on attend la musique avec tout son cœur... » Jamais il n'a hésité à faire un long voyage, à accepter des cachets trop modestes pour apporter à ceux qui le réclamaient son message d'espoir et de confiance.

Le calme qui était le sien, la certitude qui se dégageait de ses interprétations étaient obtenus au prix d'un immense effort; chaque concert était une véritable épreuve; l'angoisse du concert le rendait malade, la responsabilité que cela représentait à ses yeux, tout concourait à faire d'une apparition en public une torture. Et cette torture prenait fin au moment où il entra sur la scène; d'un air décidé il allait à grands pas vers le piano, s'inclinait gravement devant le public, puis, après avoir respiré profondément, « senti » le rythme qu'il désirait pour le morceau qu'il allait jouer, il attaquait avec une sérénité poignante et apaisante à la fois.

Trop nombreux sont les concerts de Lipatti pour essayer dans ces quelques lignes d'en parler comme ils le mériteraient. Nous savons avec quelle conscience il les préparait, quelle attention il portait aux accompagnements d'orchestre, connaissant parfaitement le discours de chaque instrument, ne jouant jamais en « soliste » dédaigneux de l'ensemble: un concerto était toujours une entente, une fusion entre les voix de l'orchestre et le piano. Il me souvient de l'enthousiasme de son grand ami Paul Sacher la première fois qu'ils jouèrent ensemble le *Concerto en ré majeur* de Haydn; tous deux poursuivant un idéal haut placé, ils étaient faits pour s'entendre, aussi bien dans la musique que dans la vie. Lipatti donnait tout son prix à cette merveilleuse amitié qui nous lia profondément avec Paul et Maja Sacher.

C'est cette conscience qui permit à Lipatti de donner avec Ernest Ansermet la première audition à Genève du *Troisième Concerto* de Bartók; Dinu ne l'avait jamais entendu, l'orchestre ne l'avait jamais lu, et ce fut une exécution parfaite. Or, le concert devait avoir lieu le soir et, à midi, le matériel d'orchestre n'était pas arrivé... Ernest Ansermet était quelque peu anxieux, mais il savait qu'avec Lipatti il n'avait rien à craindre!

Malgré les attaques de plus en plus rapprochées de la maladie, Lipatti faisait toujours des projets lointains; cette vitalité étonnante ne l'a jamais quitté. A plusieurs reprises, étant déjà très malade, il fut sollicité par des œuvres de bienfaisance et ne refusa pas son concours. Sa générosité naturelle était bien connue, il aurait voulu être encore riche et ne jouer que pour aider mais, s'il ne pouvait le faire matériellement aussi souvent qu'il l'aurait souhaité, il dispensait sans compter les trésors de son cœur et de son esprit.

Après la guerre, Lipatti donna de nombreux concerts à l'étranger, à Paris, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Italie (il était émerveillé par le théâtre de la Scala où il donna un splendide récital). Pour la première fois en 1946, Lipatti enregistra à Londres, pour la Maison Columbia; ce fut le début d'une collaboration admirable entre Walter Legge, le directeur musical de cette maison, et Lipatti: entente totale, car tous deux recherchaient la perfection, patience inlassable de part et d'autre pour y parvenir. Dinu pensait toujours avec joie à faire des enregistrements, il les préférait aux concerts car « là, disait-il, on peut recommencer ce qui n'est pas bien » ...

A plusieurs reprises Lipatti fut convié à jouer dans le cadre des Festivals de Lucerne; il y donna son dernier concert en Suisse, en août 1950. Son dernier récital, à Besançon, le 16 septembre 1950, est un souvenir trop poignant pour que je puisse l'évoquer. Les associations symphoniques de tous les pays le réclamaient, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud, en Australie, aussi bien qu'en Europe. Mais, si heureux qu'il fût de cet intérêt qu'on lui portait, je ne pense pas qu'il en ait été aussi ému que d'un témoignage fort humble: un jeune homme inconnu vint de Paris à pied pour le voir...

Nombreux sont les engagements auxquels il dut renoncer car, hélas, une nouvelle crise était survenue. Après une longue période pendant laquelle il ne put donner de concerts, il joua en récital à Berne en décembre 1949; public enthousiaste, partagé entre l'émotion de revoir un artiste qui lui était cher et la qualité du message qu'il recevait.

Lipatti aimait tout spécialement cette ville de Berne, son cachet particulier; il y allait toujours avec plaisir. Son attachement pour la Suisse était bien connu; il admirait l'ordre de ce pays, son honnêteté, sa conscience. Il en goûtait le paysage, le ciel aux couleurs si douces, et c'était

une joie, chaque fois que nous revenions en Suisse, de retrouver cet ensemble qui lui tenait au cœur. En effet, sa nature si droite, si ordonnée, son sens du devoir, son amour de la « chose parfaite » trouvaient ici leur climat. Et puis, disait-il souvent : « Ici, on peut travailler. »

Sa vie était centrée sur ce mot : TRAVAIL ; jamais il ne laissait rien au hasard, et c'est ainsi qu'il fut capable de donner son maximum dans les circonstances les plus tragiques. Le respect de la parole donnée lui faisait oublier ses souffrances, et nombre de concerts lui coûtèrent un effort surhumain... Qui s'en serait douté à l'entendre ? Tout était mis en place, la perfection était exprimée, le cercle était fermé, sans faille. Son plus grand souci était de ne point trahir la musique qu'il servait. Avec un scrupule de chaque instant il contrôlait, corrigeait, remettait en question une interprétation dont il n'était pas absolument certain. Bien rares sont les soirs où, à l'issue d'un concert, il se montrait content. Il désirait toujours davantage, espérait y parvenir. Aucun des innombrables témoignages d'enthousiasme qu'il recevait n'entama sa profonde modestie. Car s'il connaissait sa valeur, il estimait trop la musique pour ne pas être humble devant elle. « La Musique est une chose grave... » lui ai-je entendu répéter maintes et maintes fois, aussi bien à ses élèves qu'à lui-même.

Sa compréhensive générosité l'empêchait de trancher brutalement à propos des interprétations d'autrui ; comme il ne blâmait jamais personne, il essayait de comprendre et de pardonner. Mais ce constant souci de mesure et d'indulgence bien comprise n'empêchait certes jamais son jugement de se formuler avec une lucidité sans défaut.

En Suisse, Lipatti rencontra des amis merveilleux, aussi bien parmi les musiciens que parmi ceux qui reconnurent en lui une qualité humaine infiniment rare. Ce sont ces amis qui, pendant son long calvaire, l'entourèrent de leur vigilante et généreuse affection ; grâce à eux, grâce à ses médecins au dévouement inlassable, nous avons pu tenter l'impossible : essayer de retenir parmi nous cet être dont la présence nous était indispensable. Nul n'a ménagé ses efforts, aucune recherche n'a été négligée, aucun essai qui n'ait été tenté ; tout ce que la science moderne possède de moyens a été mis en œuvre. Lipatti luttait avec nous, acceptait avec son doux sourire tous les traitements, même les plus douloureux. Il gardait la volonté de vivre, et ce n'est que cinq jours avant sa mort qu'il me dit en pleurant : « Je crois que je t'abandonne... » Comme toujours

pendant ces longs mois de souffrance, j'essayai de dissiper sa tristesse, et vite il reprenait courage et... nous parlions d'autre chose.

C'est en septembre 1950 que Lipatti revit sa mère après une séparation de sept années ; trop courts moments pour celle qui devait le perdre si vite après l'avoir enfin retrouvé...

Après des mois de douloureux silence, vint, en juin 1950, une époque miraculeuse. Comment appeler autrement ce retour à la santé, à la vie ? Puisque nous sommes des hommes, nous voulons expliquer ce miracle par l'effet d'un médicament. Pour moi, ce ne fut qu'un prétexte satisfaisant notre désir de « comprendre ». La vérité est autre, elle tient d'un ordre supérieur que nous ne pouvons « comprendre ». Il fallait que Lipatti puisse encore jouer, faire des disques, se réjouir du soleil, de la nature, recevoir des amis, leur donner de son âme à travers la musique, leur offrir de sa joie, leur donner de l'espérance...

Il avait repris goût à la vie ; nous l'avions transporté, très malade, dans une maison prêtée par des amis, à Chêne-Bourg. Il aimait ce jardin abandonné, la terrasse ensoleillée, les vieux arbres, les oiseaux. La maison était grande : au salon il y avait deux pianos, tous deux offerts par des amis soucieux de lui faire plaisir, de lui donner des instruments dignes de lui. Le dernier est un admirable Steinway sur lequel Lipatti a enregistré son testament musical. Son bonheur était extrême chaque fois qu'il le touchait, avec quel soin, quel respect, quel amour... Qu'ils soient bénis ceux qui lui procurèrent cette dernière joie...

Le 20 novembre, douze jours avant sa mort, alors qu'il était encore plus faible – la maladie avait repris avec une violence qui devait être fatale – il trouva la force de descendre, seul, en cachette, au salon pour dire adieu à son piano... Quel ne fut pas mon saisissement d'entendre monter, telle une flamme, le *Premier prélude* de Chopin ; je descendis, je bondis plutôt dans les escaliers et, brisée par l'émotion, je lui demandai de me jouer du Bach... Ce fut le mouvement lent de la *Pastorale* qu'il avait transcrite en septembre, qui lui vint sous les doigts... ou plutôt qu'il choisit pour me dire adieu...

Le 2 décembre, la matinée fut calme ; il supporta la transfusion avec cette sereine douceur qui lui était coutumière. Au départ du docteur Dubois-Ferrière, il lui fit remettre les disques de la *Partita* de Bach qui